

ATV. 4539

31. 912

M. 12401

R. 6121

Des étymologies basques.

J. Vinson . . .



A. I. V.
4539

S. el S.



Quand le petit oiseau s'en va, au temps où tombent les feuilles¹⁴⁾, — je reste tremblant de peur qu'il ne vienne pas de nouveau. — Chasseur¹³⁾, si tu prends mon oiseau dans ton filet, — laisse, de grâce, le pauvre libre, qu'il m'apporte les nouvelles!

NOTES.

1) Litt. „naître lieu-le“. — 2) litt. „de toujours“. — 3) litt. „est arrivé“. Avec le verbe *hel*, *heldu*, la forme passée s'emploie toujours pour le présent, quelqu'un qui s'absente p. e. pour un moment ne manque pas de dire: *heldu naiz* „je suis arrivé“ pr. „je reviens“. — 4) *luma-pe-a-n*, *hegal-pe-a-n*; dérivés par *pe* „dessous“ de *luma* „plume“, *hegal* „aile“, avec l'article et le suffixe de locatif *n* „dans“. — 5) litt. „dans le venir, dans le éveiller, dans le arriver“. — 6) litt. „fatigué-le“. Tous les dialectes (sauf le souletin) font la faute énorme d'employer au défini c.-à-d. avec l'article l'adjectif prédicat. — 7) litt. „arbre-quelque“; *some tree*; c'est le suffixe *ik* tant discuté. — 8) le superlatif est souvent marqué en basque par cette répétition enfantine: „proche, proche“ pour „tout près“, „silencieux, silencieux“ pr. „tout bas“. — 9) *zain* „gardien“, je n'avais pas encore vu ce mot isolé; il forme un grand nombre de composés: *itzain* „bouvier“ pr. *idi-zain*; *artzain* „berger“ pr. *ardi-zain*; *zaindu* „gardé“ de *zain* et *du*, dérivative verbale. — 10) *nauk*, tutoiement de *naiz* „je suis“, emprunté au verbe „avoir“; aussi l'ai-je traduit par son vrai sens: „tu m'as, ô male“ (le *k* final est le signe du masculin). — 11) litt. „fais sommeil“, „pendant que tu restes sommeil“; une seule forme pour le substantif et l'adjectif, phénomène si fréquent dans les langues dravidiennes; de là vient que les basques peu lettrés ou les enfants disent souvent en français „je suis faim“ (*gose naiz*) pr. „j'ai faim“. — 12) litt. „dans la paix“; en général, le locatif indéfini n'est pas exprimé. — 13) litt. „l'oiseau, le chasseur“; persistance remarquable de l'article au vocatif. — 14) litt. „moi laissé-(les)-par“, „feuilles-des tomber temps-le-dans“; la seconde phrase serait plus correcte, à mon avis avec *otsoak* „feuilles-les“ au lieu de *otsoen* „feuilles-des“. Mais remarquez ces constructions remplaçant le pronom relatif inconnu au basque comme aux langues dravidiennes p. e. — 15) litt. „qui m'avaient cher, qui m'ont cher“; le verbe „aimer“ ne peut se traduire en basque par un verbe simple. Encore une construction

Revue de Linguistique

1872

relative, avec la forme conjonctive du verbe remplaçant le participe qui n'existe pas. — ¹⁶⁾ *haizen* pr. *haizenez*, dérivé de *haiz* „tu es“ par le suffixe conjonctif *n* (*e* euph.) et le suffixe instrumental *z* „par“. — ¹⁷⁾ ce mot doit s'analyser: *hunat* „vers ici“ - *e* euph. - *ko* „de, par, pour“ - *a* „le“, *n* „dans“ - „dans le pour vers ici, dans le venir ici, en venant ici“. — ¹⁸⁾ pr. „sans avoir crainte de moi“; *ene* „de moi“ gén. pr. *nitaz* „de moi“ instrum.; on sait que, sous l'influence du français, le dialecte de Saint-Jean-de-Luz est très-incorrupt. Je ne relève pas *izan* „été“ pour „eu“, confusion commune à tous les dialectes, sauf le souletin et ses annexes. — ¹⁹⁾ *nagok* „je reste, ô mâle“, forme allocutive masculine (tutoiement) de *nago*. — ²⁰⁾ *othoi* signifie proprement „prière“; employé ici adverbiallement. — ²¹⁾ J'ai traduit *herri* par „village“ plutôt que par „pays“; le sens propre de ce mot me paraît être en effet „commune“ c. à d. „espace de terrain où sont éparses des maisons dont les habitants ont des intérêts communs“. — ²²⁾ *duk alegeratzen*, l'auxiliaire avant le nom verbal, interversion rarement permise même en poésie. — ²³⁾ traduit le basque *non nahi den*, expression composée de *non* „où“, *nahi* „volonté“, *den* forme dérivée, adjective, conjonctive de *da* „il est“ employée évidemment ici avec le sens du subjonctif, litt. „où que volonté soit“. — ²⁴⁾ litt. „par le chant“. — ²⁵⁾ litt. „par les ailes“.

DES ÉTYMOLOGIES BASQUES.

Le dernier numéro de la Revue (fascicule 1 du tome IV) contient une analyse critique de l'intéressant volume de M. Bladé par un de mes anciens collaborateurs, M. de Charencey. Je n'aurai certes pas songé à relever quoi que ce soit dans cet article, si je n'avais été préoccupé en le lisant d'une question considérable, la *méthode*. Au seuil de cette Revue on a proclamé qu'il s'agissait surtout d'y faire de la science positive; et, dans la plupart des travaux publiés, on a suivi ce programme:

il est manifeste que l'on a cherché à s'attacher constamment aux procédés, aux habitudes, aux principes de l'école dont le regretté Schleicher est à mes yeux le représentant le plus éminent. Or, l'étude de M. de Ch. me semble inspiré par de toutes autres idées; et voilà pourquoi j'ai cru utile de revenir sur cet article et de le critiquer à mon tour.

Le principal reproche que j'ai à lui adresser c'est la préoccupation, qui se traduit, je crois, à chaque page, de rapprocher toutes les langues du monde pour y retrouver un fonds commun. Hélas! s'il est vrai qu'il n'y a eu à l'origine qu'une seule langue, le moment est-il déjà venu d'en rechercher fructueusement les lambeaux épars? Et même, au point de vue catholique, une pareille recherche n'est-elle pas inutile et impie au premier chef? M. de Dumast l'a fort bien démontré dans un article publié il y a quelque vingt ans par la société *foi et lumières* de Nancy: la légende de la tour de Babel est précise. Mais au point de vue scientifique et positif, un semblable travail est au moins prématuré et imprudent. J'ai compté, dans l'article de M. de Ch., trente-huit noms de langues diverses citées à propos du basque: c'est beaucoup, n'est-ce pas?

De là, une fureur, si je puis m'exprimer ainsi, d'étymologies et d'explications. Nous ignorons presque complètement la phonétique basque; le verbe et la déclinaison sont encore à analyser et déjà M. de Ch. se lance avec ardeur dans la voix des étymologies. Il me répondra qu'il ne fait qu'imiter M. Bladé et le réfuter; mais M. Bladé n'est pas linguiste et M. de Ch. prétend l'être. Inutile de dire que dans cette voix M. de Ch. marche souvent à tâtons et me semble très-hardi: l'explication de *aragi* (ou *haragi*), p. 43, p. e. (*ara-gi*, animal-morceau) et de *asto*, p. 44, (*as*, provençal „âne“ et la diminutive basque

tto ou *tcho*) paraîtra très-audacieuse aux linguistes timides et réservés, de même que la dérivation *mendi* „montagne“ de *montem*, p. 48. Je n'ose pas parler de l'analyse de *neskato*, p. 49. En revanche, *umerrî* de *umeberrî* (p. 44) „petit-nouveau“ pourrait bien être exact; la chute de l'explosive douce entre deux voyelles est constante, de même que la contraction des voyelles mises ainsi en contact. J'approuverais encore l'explication du *ug* de *ugotcho* „brochet“, *ugatz* „mamelles“, par *ur* „eau“, p. 51, si je n'y trouvais une légère erreur: le *g* en effet n'est point ici euphonique; c'est un substitut naturel du *h* qui s'est produit après la chute du *r* entre deux voyelles persistant à faire hiatus, la série est *wrotcho*, *wotcho*, *whotcho*, *ugotcho*; je n'ai pas besoin de prouver que *g* = *h*, *bihar* = *bigar* „demain“, *ihes* = *iges* „fuite“, *ihela* = *igela* „la grenouille“, etc. (Cf. *Duhalde* et *Ugalde*, noms propres, dérivés l'un et l'autre de *ur* „eau“, *alde* „côté“ et signifiant originellement „maison située près de l'eau“.) *Eskalerra* (p. 45) n'est qu'une faute d'impression pour *eskalerrîa* (ou *eskalherria*, *euskalerrîa*, *eskualerrîa*, etc.); mais *eskualdun* n'est point formé de *eskalerrîa*; *eskualdun* c'est *eskuaradun* avec chute de *a* et *r* = *l*, comme dans *afaldu* „soupé“ dérivé de *afari* „(le) souper“, *bazkaldu* ou *barazkaldu* „dîné“ de *bazkari* ou *barazkari* „(le) dîner“.

Mais, pour donner une idée de la méthode de M. de Charencey, pour justifier mes appréhensions, je veux rappeler quelques lignes caractéristiques: „Le mot *Haran* „se retrouve à la fois en Zend et en Basque, avec le „sens de vallon, montagne, mais ces deux idiomes l'ont „peut-être emprunté directement aux Sémites“ (p. 45) — „*Dirua*, l'argent monnayé, de l'arabe *Dirhem*, dérivé lui-même du grec $\delta\rho\acute{\alpha}\chi\mu\eta$ “ (même p. note). Je n'ajoute aucune réflexion. Du reste, cette explication de *diru* est manifestement fautive. *Diru*, forme dialectique, est abrégé de

diharu, autre forme dialectique, qui n'est elle-même que la transcription pure et simple du lat. *denariu-m* (esp. *dinero*) avec *h* = *n* comme dans *liho* = *linu-m*, *ahate* = *anate-m*, *ohore* = *honore-m*, etc.

P. 52, M. de Ch. affirme qu'on découvre presque toujours un commencement de fusion entre les désinences terminatives basques et le radical „dont elles ne sont point à proprement parler séparables“. Ceci est encore très-hardi et demanderait à être prouvé par de nombreux exemples, car ceci revient à dire que dans la déclinaison basque le radical est susceptible d'être altéré. Pour ma part, je crois que cette proposition est inexacte et que le radical basque est toujours nettement distinct des suffixes. Est-ce la déclinaison plurielle qui inquiète M. de Ch.? mais même dans les formes lab. *aiten* „des pères“, *aitei* „aux pères“ (pr. *aitaken*, *aitaki*, Bonaparte, avec chute du *k* et contr. de *aen* en *en*, affaibl. de *ai* en *ei*) le radical se détache on ne peut plus aisément: c'est *aita*, avec voyelle finale élidable, suivant une règle générale. Impossible de méconnaître que la déclinaison basque est franchement post-positive, tout comme d'ailleurs la déclinaison primitive indo-européenne.

P. 47, M. de Ch. commet une erreur de fait, peu grave en elle-même, mais qui témoigne combien peu il a étudié les dialectes basques; or, est-il possible de proposer des étymologies sérieuses si l'on n'a pas reconnu les variétés, les particularités dialectales et les lois phonétiques? Je cite: „*arrecha* que M. Bladé traduit par „arbre est évidemment le même mot que le *arritza* de „Salaberry; mais *arritza* ne veut point du tout dire „arbre“ en général; il désigne simplement l'espèce de chêne qui „vient en broussailles. Je serais bien tenté de la faire „venir du mot *Garrigue*.“ *Arritza* ne se trouve pas dans le *Vocabulaire* de Salaberry, mais on y lit (p. 79, col. 1)

„*haritz*, chêne, arbre“, ce qui va contre l'assertion de M. de Ch. Du reste, ce mot est un des plus communs; ses principales variétés dialectales sont *haritz*, *haitz*, soul., bas.-nav., lab.; *aritch*, *aretx* bisc., et le bisc. *aretx* a plutôt le sens de „arbre en général“ que celui de „chêne“; on connaît d'ailleurs le composé *zuhaitz*, *zuaitz*, *zugatz* „arbre“. Cf. Cantique des cantiques, trad. Duvoisin, Bonaparte et Ugarte, Ch. II, v. 3: „Comme le pommier parmi les arbres forestiers, ainsi (est) mon bien-aimé parmi les jeunes gens“ — labourdin: „Nola sagarrondoa oihaneko *zuhaitzen* artean, hala ene bihotzekoa agertzen da gisa-*semeen* artean“. — guipuzcoan: „Nola sagarrondoa basoetako *zuaitzen* artean, ala nere maitea semēn artean“. — biscayen de Marquina: „Zelan sagarrondua basuetako *zugatzen* artian, alan nire maitia semēn artian“. — biscayen général: „Zelan sagarrondoa basoetako *aretxen* artean, alan nire laztana semēn artean“. Enfin *haritz* ou *haitz* n'est nullement le chêne qui vient en broussailles; c'est le chêne pédonculé dont je n'apprendrai à personne les dimensions normales. Une espèce, qui a plus de tendances à buissonner et à laquelle M. de Ch. a voulu peut-être faire allusion, c'est le „chêne tauzin“, *ametz*, mal à propos traduit „charme“ par d'Artayet (Manuel de Conversation français-basque. Bayonne, 1861, in-18, p. 15 et 64.).¹⁾

Je serais désolé que M. de Ch. vit dans cet article autre chose qu'une protestation contre sa méthode. Il est, lui, partisan de la théorie rapide; il croit qu'une langue à peine entrevue, il est bon de chercher à en expliquer le plus de mots possible, en appelant au secours, si la chose offre trop de difficultés, toutes les autres langues de n'importe quelle partie du monde. Tels ne sont point nos procédés et nos habitudes; nous estimons que les étymologies ne doivent venir qu'en dernier lieu et qu'il convient de



ne les aborder que le plus tard possible et avec une somme considérable d'éléments: il nous semble qu'agir autrement c'est marcher en aveugle, c'est s'exposer à des accidents irréparables, c'est tourner incertain pendant de longues journées dans un labyrinthe inextricable, c'est pour quelques satisfactions médiocres faire un tort énorme à la science: „subjectives deuteln, haltloses etymologisiren, vage vermuthungen ins blaue hinein, kurz alles, „wodurch die sprachlichen studien ihrer wissenschaftlichen „strenge beraubt und in den augen einsichtiger leute „herabgesetzt, ja sogar lächerlich gemacht werden, wird „demjenigen gründlich verleidet, der sich auf den . . . „standpunkt nüchterner beobachtung zu stellen gelernt „hat. Nur die genaue beobachtung der organismen und „ihrer lebensgesetze, nur die völlige hingabe an das „wissenschaftliche object, soll die grundlage auch unserer „disciplin bilden, alles noch so geistreiche gerede, das „jenes festen grunddes enträth, ist jedes wissenschaftlichen „werthes bar und ledig“. (Schleicher, die Darwinsche theorie und die sprachwissenschaft, p. 6.)

Bayonne, le 8 octobre 1871.

JULIEN VINSON.

NOTE.

¹⁾ Je ne prétends pas trancher ici la question de savoir si le basque avait primitivement un mot signifiant „arbre“. J'incline beaucoup à croire qu'il n'en était pas ainsi: du moins *arbola*, *zuhaitz* ou *zuhamu*, actuellement employés dans ce sens, sont des emprunts ou des dérivés secondaires. Mais j'ai, au sujet de la forme *haitz*, une remarque intéressante à présenter. Tandis que le biscayen dit *aretxa* „l'arbre“ et *acha* ou *aicha* „la pierre“, les dialectes français disent dans le deux cas *haitza*, bien qu'ils écrivent *haritza* lorsqu'ils veulent parler du chêne; les guipuzcoans disent et écrivent *aitza* „la Peña“. Les basques français contemporains dénie à *haitz* le sens de „pierre“

et répondent invariablement que ce mot signifie seulement „chêne“ mais il y a contre eux des témoignages positifs. Ainsi il y a les dérivés tels que *haizkora* „la hâche“ (Rev. III, p. 111—112). Ainsi encore Oihenart rapporte, sous le no. 134 le proverbe: *emaitzak hausten 'tu haitzak* „les présents brisent les rocs“; il est vrai que dans l'édition de 1847, publiée par M. Fr. Michel, assisté évidemment de personnes du pays basque, ce proverbe est accompagné de l'observation suivante (p. 280): „*haitzak*, chênes; il faudrait *botchiak* pour dire les rochers“, mais ceci prouve seulement l'inexpérience de l'auteur de la note, expérience qu'on retrouve d'ailleurs dans la plupart des observations, notamment dans celles sur les proverbes 8, 90, 129, 153, 182, 213, 231, 234, 238, 342 et 473. — Remarquez que le mot vulgaire labourdin *harri* „pierre, rocher“ peut se rattacher au même radical que le guip. vulg. *arte* „chêne“.

